

Au Luxembourg, une « usine à chercheurs »

UNIVERSITÉ Sur l'ancien site sidérurgique de Belval, l'Uni.Lu grandit vite... très vite

► Arrivée 12^e au classement 2018 des plus jeunes universités, l'Uni.Lu a investi dans la recherche plutôt que l'enseignement. ► Le nombre d'étudiants luxembourgeois n'en continue pas moins d'augmenter en Belgique. ► Et le site de Belval manque de vie estudiantine.

Quinze ans. L'âge de l'adolescence. Créée en 2003, l'Université du Luxembourg (Uni.Lu) est la plus jeune du continent européen. Après avoir déménagé deux de ses

trois principales facultés de la capitale, Luxembourg-Ville, à l'ancien site sidérurgique de Belval, l'institution poursuit son ascension (rapide) dans les classements internationaux.

Comment construit-on une université de zéro au XXI^e siècle? Comment développer une renommée et une vie étudiante florissante? Quels impacts pour le voisin belge avec qui les relations sont prolixes, notamment via l'Université de la Grande Région?

Véritable laboratoire, l'Uni.Lu continue de se développer. Elle a misé sur la recherche, n'accueillant que 6.366 étudiants... de 113 nationalités différentes. Parmi eux, 3.428 sont issus d'un autre pays de l'Union européenne (UE). Les

Belges en représentent 6,36 %.

Malgré la création de l'Uni.Lu, le

nombre d'étudiants luxembourgeois chez nous ne cesse d'augmenter. Ils étaient 1.793 en 2010... et 6.731 en 2017.

« La création de l'Université n'a pas diminué le nombre d'étudiants du Luxembourg qui partent à l'étranger, observe Christoph Brüll, docteur en Histoire contemporaine à l'Uni.Lu, arrivé sur le site de Belval en 2017 après des études à Liège et Léna. Dans les familles à profil universitaire, nombreux sont ceux qui ont été faire leurs études en Belgique, en France ou en Allemagne. C'est une tradition qui reste très ancrée dans les mœurs ici. En considérant l'augmentation de la population au sein du pays, mais aussi la volonté de l'Université de miser davantage sur la recherche que sur l'enseignement, il est logique de continuer à voir les étudiants partir pour un

semestre, un an ou même un Master complet. »

En 2012-2013, un basculement s'observe : les registres de l'Institut national de la statistique et des études économiques du Grand-Duché de Luxembourg (Statec) montrent que l'on passe de 2.930 étudiants luxembourgeois en Bel-

gique en 2012, à 6.277 en 2014. « Un changement de législation luxembourgeoise a étendu l'octroi d'aides, incluant désormais les non-résidents, explique Christoph Brüll. La mise en place d'aides financières à un plus grand nombre d'étudiants explique également l'augmentation importante de la mobilité étudiante. » ■

MARIE THIEFFRY

classements Vers une « Silicon Valley » du savoir

En descendant du train reliant Luxembourg-Ville à l'ancien site sidérurgique de Belval, le paysage est saisissant. Les cheminées d'anciens hauts-fourneaux se dressent dans le ciel. Des entrepôts perclus de mousse côtoient des bâtiments ultramodernes.

L'ambiance oscille entre futurisme et « steampunk ». Ex-usine Arcelor Mittal, ce site accueille depuis trois ans la dernière-née des universités européennes : l'Université du Luxembourg (Uni.Lu).

« Une sorte d'hommage à ce qui a fait la richesse du pays : notre passé industriel », explique Erna Hennicot-Schoepges, ancienne ministre de l'Enseignement supérieur. C'est sous son mandat que la loi créant l'Université a été votée. « Une manière de s'ancre dans l'histoire et la tradition », ajoute-t-elle en contemplant le dernier bâtiment construit sur le site : une bibliothèque high tech au design inspiré de la fumée des hauts fourneaux.

S'ancre dans l'histoire ou plutôt construire une certaine légitimité. Car comment s'imposer face à d'illustres institutions telles qu'Oxford (1096) ou Leuven (1425)? Inaugurée en 2003, l'Uni.Lu est... encore en construction.

« Après la bibliothèque, une "Maison des Arts" est prévue pour cette année sur le jeune site de Belval, puis un espace pour les ingénieurs, un hôpital et des logements supplémentaires pour chercheurs et étudiants devraient suivre », prévoit Stéphane Pallage, devenu recteur de l'Université l'an passé.

Du haut de son bureau situé au quinzième étage de la « Maison du Savoir », ce Belgo-Canadien passé par l'ULiège contemple le site en chantier. « Nous sommes encore jeunes, reconnaît-il. Un défaut mais aussi un avantage : tout est encore possible. Les ambitions sont immenses. »

Miser sur la recherche

Pour ce pays de moins de 600.000 habitants dont près de la moitié (46 %) est d'origine étrangère, la création de l'Université n'a pas fait consensus. Faute d'établissement supérieur sur leur territoire, les jeunes Luxembourgeois s'expatriaient depuis toujours pour leurs études.

« Cela faisait partie de la tradition », rappelle Rolf Tarrach, charismatique professeur espagnol de physique quantique qui fut pendant dix ans recteur de l'Université. « A l'époque, les

étudiants allaient en France, en Allemagne, en Belgique surtout, pour obtenir une licence, rappelle-t-il. Les politiques voyaient d'un mauvais œil une université qui ferait "rester au

pays" les jeunes et ne percevaient pas l'intérêt d'investir dans la recherche. Après huit mois d'adaptation, j'ai dit à Juncker qu'on ne faisait pas une université pour les Luxembourgeois, mais pour le Luxembourg et que l'international serait notre fer de lance. »

L'Etat investit. Pour assurer la renommée de l'établissement et un retour sur investissement rapide, une stratégie : miser sur la recherche, dans des secteurs très ciblés. « Au XXI^e siècle, impossible de construire une université généraliste, observe l'ancien recteur. La concurrence avec d'autres universités plusieurs fois centenaires n'est pas jouable. L'Etat a accepté de fournir les financements pour booster les classements internationaux de l'Uni.Lu dans des domaines spécifiques. »

En 2003, 60 millions d'euros ont été investis. Dix ans plus tard, le financement est de 140 millions d'euros... pour atteindre 192 millions aujourd'hui. Les investissements vont

croissant : en janvier 2018, le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche a décidé d'investir 25 % en plus dans la recherche pour les quatre prochaines années.

Chasseurs de têtes

Pour monter dans les classements internationaux et donc être plus visibles des entreprises

et investisseurs, l'Uni.Lu cherche à attirer les cerveaux. « J'ai eu la chance de pouvoir embaucher des chercheurs et professeurs de très haut niveau, explique Rolf Tarrach, lui-même mis à la tête de l'Université après avoir été déniché par un chasseur de têtes. Nous avons eu très rapidement le soutien d'une série d'entreprises. Trois critères pour les chercheurs : avoir les moyens de créer un groupe de recherche, un salaire attractif et l'internationalisme de l'Université. »

« Des chercheurs au top »

Des critères qui ont convaincu Joël Bilieux, professeur d'origine suisse qui a enseigné pendant six ans à l'UCLouvain. Dans son bureau de la faculté des lettres, des sciences humaines, des arts et des sciences de l'Education, ce chercheur en psychologie clinique met

d'abord en avant l'équilibre entre le temps alloué à la recherche et celui à l'enseignement et aux tâches administratives.

« Incomparable, résume-t-il. Moins d'étudiants à gérer, moins d'heures de cours et davantage de moyens pour faire mes recherches. En termes de charge de travail et de qualité de vie, il n'y a pas photo. Peu d'universités le permettent. Ici, on veut des chercheurs investis

et au top dans leur domaine, notamment pour booster les "rankings" de l'Université. Pour cela, elle s'en donne les moyens et nous en met à disposition pour financer nos recherches et participer à des congrès internationaux par exemple. »

Pour un professeur, le salaire monte à près de 10.000 euros par mois brut, soit 6.000 euros après imposition. Pour la même fonction, divisez par deux en Belgique, s'accordent des titu-

lares qui préfèrent rester anonymes. Des montants attractifs qui ont permis d'attirer des chercheurs de renommée internationale. Résultat, l'année dernière, l'Uni.Lu s'est élevée à la 12^e place du classement mondial des universités de moins de cinquante ans du « Times Higher Education 2018 » (THE).

Développer le capital humain

« C'est déjà excellent, assure Stéphane Pallage, l'actuel recteur de l'Université. Mais il

faut aller encore plus loin en développant notamment le capital humain. C'est-à-dire embaucher plus de professeurs, de post-doctorants et de chercheurs. Une université, c'est un peu comme une entreprise. Ici, c'est du savoir qu'il faut manager. » Un objectif clé pour celui qui veut faire du site de Belval une Silicon Valley du savoir en Europe. ■

M. Th.

VIE UNIVERSITAIRE

« Il manque une vie académique »

Dix-sept heures, fin des cours. Le jour tombe sur le campus de l'Université du Luxembourg (Uni.Lu) à Belval. Les professeurs quittent les amphithéâtres, les étudiants la bibliothèque, les chercheurs leur bureau. Tous quittent le site l'air pressé... Direction les bus et les trains pour Luxembourg-Ville, Metz, Trèves ou Arlon. « Des gens qui viennent de partout : c'est la force de cette université, mais aussi sa faiblesse, constate Rolf Tarrach, ancien recteur de l'Uni.Lu de 2005 à 2015. Une grande partie des membres de l'Université rentrent chez eux le soir. Avec 6.000 étudiants

dont 4.000 seulement fréquentent le site, 2.000 autres étant à la faculté de droit et finances dans la capitale, difficile de créer une vie universitaire autonome ici... »

Belval : un espace financé à hauteur de 950 millions d'euros pour assainir et revaloriser cet ancien site industriel. A l'époque, l'ancien recteur ne débordait pas d'enthousiasme. « On voulait créer une "Cité des sciences" gigantesque, explique-t-il. Mais développer une vie étudiante sur un campus où ne circulent que 4.000 étudiants, dont moins de la moitié (45 %) sont luxembourgeois, ne peut pas se faire en quelques années. »

« Ça commence à venir »

« Il manque une vie académique », regrette un ancien

professeur ayant fréquenté plusieurs universités, notamment en Belgique francophone. Membre de l'Uni.Lu, il souhaite garder l'anonymat. « Ici, les gens font la navette au quotidien : ils arrivent à 8 h, ils repartent à 17 h. Ce n'est pas la vie académique telle que j'ai pu la connaître ailleurs, ça ressemble plutôt à une entreprise. Très peu de personnes habitent sur place... une poignée d'étudiants seulement. Je me demande jusqu'à quel point c'est compatible avec le développement d'une vraie vie académique. »

Dans les quelques bars, la foule n'est pas bien dense. Parmi ceux regroupés au Rockhal Café, Eric, 24 ans, en deuxième année de bachelier informatique. Venu pour l'internationalisme et le

trilinguisme de l'Uni.Lu, il fait partie du Cercle des étudiants de la faculté des sciences, technologies et de la communication depuis son arrivée sur le campus. Même constat de manque d'une vie étudiante, mais plus optimiste : « Ça commence à venir, remarque-t-il. On essaye d'organiser des soirées, mais le problème c'est que les transports reliant le site de Belval à la capitale sont longs... » Il raconte, satisfait, que les premières soirées, d'une vingtaine de personnes au début, en ont rassemblé 600 ces derniers mois. « Un véritable parcours ! Tout était à construire. Maintenant, nous attendons les nouveaux logements étudiants qui permettront à plus d'entre nous de rester sur place... S'ils le souhaitent. »